

HOMÉLIE CENTRÉE SUR LA GUÉRISON DU PARALYTIQUE À CAPHARNAÛM¹

De nombreuses sources nous apprennent à comparer les paroles de l'Évangile à un rayon de miel. Ainsi, la gorge de l'Époux spirituel des âmes, ornée d'une beauté qui surpasse celle des hommes, est, comme il est écrit dans le Cantique des Cantiques, «douceur et désir absolu» (Can 5,16). À l'âme devenue son épouse par la sagesse et l'incorruptibilité de l'esprit, le même auteur du Cantique dit : «Tes lèvres, ô épouse, ruisselleront comme le miel; le bronze et le lait sont sous ta langue» (Can 4,11). Les Évangélistes se ressemblent également beaucoup, leurs paroles concluant un récit comparable à un rayon de miel, contenant miel et lait, et offrant un enseignement moral clair qui convient non seulement aux parfaits, mais aussi, pour ainsi dire, aux imparfaits, tel un lait spirituel. Il est dit «goutte», et non «coulant abondamment», de la bouche de l'Épouse spirituelle, faisant référence à la profondeur insondable de la sagesse et de la puissance de cet Époux céleste et aux nombreuses manifestations de cette sagesse et de cette puissance. Car «si l'on écrivait en détail tout ce que Jésus a fait, je ne pense pas que le monde entier puisse contenir les livres qu'il faudrait écrire» (Jn 21,25), comme le dit l'Évangéliste le plus théologien. Pour nous, cependant, cette goutte est tout autant un abîme et une profondeur insondable. Ainsi, bien que nous ayons expliqué le miracle du paralytique lorsque Marc prêchait l'Évangile à l'Église et que nous ayons nourri vos âmes de la grâce qu'il recèle, aujourd'hui encore, en examinant attentivement ce même miracle, tel que rapporté par l'évangéliste Matthieu, nous y découvrirons une multitude de délices spirituels. Il serait plus juste de dire que, parmi les richesses qu'il renferme, nous révélerons aujourd'hui une petite part; et cette petite quantité suffira à tous et abondera, comme les pains avec lesquels le Seigneur a nourri des milliers de personnes dans le désert, se multipliant à mesure qu'il les distribuait. Aussi, je vous ai d'abord offert du miel en rayon comme nourriture, en exposant l'histoire même (de ce miracle), ainsi qu'une explication plus précise et morale; maintenant, après avoir puisé dans ce miel, je l'offrirai, selon le temps qui me le permettra, avec hospitalité à ceux qui sont réunis aujourd'hui pour le festin spirituel. «À ce moment-là, Jésus monta dans une barque, poursuivit son chemin et arriva dans sa ville. Et voici, on lui amena un paralytique couché sur un lit.» Ainsi, nous avons précédemment démontré que ce paralytique n'est pas celui qui fut guéri à Jérusalem, dont parle l'apôtre Jean, et nous avons expliqué pourquoi cette ville (Capernaüm), parmi toutes les villes, est appelée «sa» ville. Vous ayant également invités, en tant que compagnons spirituels, à goûter au miel qui se trouve en vous, et ayant pris ce récit évangélique comme exemple de vertu, nous avons montré que «sa» ville, celle où Jésus est venu, est ce monde. Car, comme le dit l'évangéliste (Jn 1,11), «il est venu chez les siens». Nous avons aussi dit que l'âme de chacun est affaiblie, et que lorsqu'elle se tourne vers Dieu et reprend le contrôle de son esprit, elle est alors amenée au Seigneur par ces quatre éléments : le mépris de soi-même, la confession des péchés, la promesse de s'abstenir du mal et la prière à Dieu.

Ici, en entendant Matthieu dire que le Christ, après être monté dans une barque, a traversé le fleuve et est arrivé dans sa cité, nous tirons de ce récit une signification différente, quoique légèrement différente, bien que conforme au récit de Marc. À savoir, le Sauveur commun de tous, ayant revêtu notre nature, a traversé la mer de cette vie et est venu dans sa cité – vers ce trône céleste et sa demeure, au-delà de tout principe et de toute puissance, de tout nom et de toute dignité, reconnaissables en ce siècle ou dans le siècle à venir. Car c'est véritablement «son lieu», le seul qui lui soit accessible. Et révélant cela, le psalmiste et prophète a dit : «Les cieux sont les cieux du Seigneur» (Ps 113,24); démontrant ainsi que le ciel est le lieu de Dieu et véritablement sa demeure. Puisque, parvenu à sa juste place, le Seigneur ne s'est pas dépouillé de notre nature humaine, c'est pour cette raison que cet évangéliste, disant que Jésus, étant entré dans la barque, a traversé, n'a pas ajouté : «ayant quitté la barque», il a ainsi traversé vers sa ville, mais «étant entré dans la barque», il a traversé et est arrivé dans sa ville avec la barque, c'est-à-dire – dans notre corps, demeurant dans les sphères supra-célestes.

¹ 127PG.151:364-37

Ainsi, lorsqu'il parvint à la cité la plus haute et entra véritablement dans le Saint des Saints, et s'assit à la droite du Père dans la nature humaine qu'il avait assumée, «ayant obtenu la rédemption éternelle» – pour reprendre les mots de l'Apôtre – «pour nous», alors, parmi les païens qui avaient accepté la prédication de la vérité et qui, à la lumière de ce qu'ils avaient entendu, étaient troublés en conscience et humiliés, mais encore comme couchés sur un lit de sensualité, épuisés et affaiblis, toujours incapables d'accepter la guérison des maladies spirituelles, c'est-à-dire la rémission des péchés, et ayant donc un corps immobile quant à la réalisation du bien, les apôtres, c'est-à-dire ayant distingué parmi ceux qui n'acceptaient pas la prédication de la repentance et de la piété, amenèrent au Christ, et plus que les autres Apôtres (cela se fait), ceux qui écrivirent l'Évangile, et ils sont quatre. Et le Seigneur, voyant, dit-on, leur foi, c'est-à-dire, celui qui amène les apôtres, à cause de leur foi parfaite – car ils sont à la fois nos enseignants et nos médiateurs dans nos prières à Dieu – accorde l'adoption aux imparfaits, disant à chacun de ceux ainsi amenés : «Mon enfant, prends courage; tes péchés te sont pardonnés» (Mt 9,2). «Laisse derrière toi», dit-il, «la crainte de tes péchés, car ils te sont pardonnés; laisse derrière toi la terreur de ce qui te menaçait, car en recevant ce qui t'a été annoncé, tu es devenu mon fils, mon héritier. Cela s'accomplit concrètement par le baptême divin, dans lequel nous renaissions dans un esprit d'adoption, recevant le pardon de nos péchés passés et, selon la promesse, devenant héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ. Mais les scribes et les pharisiens, les païens et les Juifs, ne croient pas, comme nous, à la puissance et à la grâce du baptême divin, et disent : «Qui peut pardonner les péchés ?» Mais nous, qui étions autrefois affaiblis dans notre âme et notre corps par les plaisirs et les passions, et restions immobiles pour faire le bien, entendons chacun : «Lève-toi, prends ton lit et rentre chez toi», comme le fit le paralytique (selon l'Évangile); car, fortifiés par la grâce divine et la puissance du baptême en nous, nous devenons forts et mobiles pour l'œuvre de la vertu; et les facultés de l'âme et du corps, ainsi que celles qui leur sont soumises en matière matérielle, auxquelles nous étions auparavant asservis et qui nous paralysaient, nous les dirigeons désormais de manière à plaire à Dieu et à nous-mêmes, et, selon nos forces, nous faisons des demeures éternelles et célestes notre véritable foyer. Ainsi, nous distinguons des autres par notre conduite agréable à Dieu, suscitant l'admiration de ceux qui nous voient, louant Dieu d'avoir donné une telle puissance et une telle autorité à ceux qui croient en lui, afin que, même vivant encore sur terre, ils aient déjà une demeure au ciel. Mais la grâce et la puissance du baptême, par la grâce du Donateur, demeurent en nous; même si nous péchons après le baptême, la santé et la pureté de nos âmes ne sont pas préservées.

C'est pourquoi, lorsque nous péchons, nous avons besoin de ressentir de la tristesse pour nos fautes, de la honte et un repentir sincère, afin que chacun de nous puisse entendre à nouveau dans son âme ce qui a été dit au paralytique : «Mon enfant, prends courage !» et, ayant obtenu miséricorde, échanger sa tristesse contre la joie. Car cette tristesse est le miel spirituel que nous tirons du rocher dur, selon l'expression : «Ils tiraient du miel du rocher» (Dt 32,13); «et le rocher était Christ», comme le dit Paul (I Cor 10,4). Mais ne soyez pas surpris si j'ai comparé la tristesse à du «miel», car c'est ce que Paul dit encore : «La tristesse selon Dieu produit une repentance qui, sans repentance, conduit au salut» (II Cor 7,10). Car, de même que pour celui qui a la langue blessée, le miel offert paraît amer, mais une fois la blessure guérie, il est perçu comme le plus doux, de même la crainte de Dieu, née dans les âmes attentives à la prédication de l'Évangile, provoque véritablement de la tristesse lorsque les blessures du péché couvrent encore l'âme; mais lorsque ces blessures cessent d'exister, guéries par la repentance, alors les âmes reçoivent la joie de l'Évangile, selon les paroles du Sauveur : «Et votre tristesse se changera en joie» (Jn 16,20). Quelle tristesse ? Celle qu'ont éprouvée les disciples du Seigneur à la perte de leur Seigneur et Maître; celle qu'a éprouvée Pierre lorsqu'il l'a renié; celle que toute personne pieuse éprouve en se repentant de ses péchés et de ses omissions commises par négligence de la vertu. Une tristesse dans laquelle, nous aussi, tombons, nous ne blâmerons personne d'autre que nous-mêmes; car il n'a été profitable à Adam, lorsqu'il a transgressé le commandement, de rejeter la faute sur Ève, ni à elle, de la rejeter sur le principe du serpent malin. Car nous, créés par Dieu comme souverains et ayant reçu un pouvoir souverain sur les passions, c'est-à-dire sur le principe directeur intérieur de l'âme, ne sommes en aucun cas la propriété de qui que ce soit ni soumis à aucune contrainte.

Voici donc ce qui constitue une tristesse salutaire envers Dieu : se blâmer soi-même, et personne d'autre, pour ses propres péchés, s'en affliger et, par la confession de ses fautes et une profonde contrition, apaiser Dieu. Ce repentir et cette contrition furent initiés par l'ancien Lamech,

qui confessa ouvertement son péché, se jugea lui-même et se condamna plus sévèrement que Caïn; car il dit : «Caïn sera vengé sept fois, mais Lamech soixante-dix-sept fois» (Genèse 4,24). Ainsi, s'étant reconnu coupable, il échappa, par sa douloureuse contrition, à la condamnation divine, comme le Prophète le déclara : «Reconnaissez d'abord vos iniquités, afin que vous soyez justifiés» (Is 43,26). L'Apôtre dit également : «Si nous avons su mieux, nous n'aurions pas été condamnés» (I Cor 11,31). Ainsi, il est rapporté que Lamech fut le premier à échapper au châtement divin par la repentance et le regret de ses péchés. Après lui vinrent les Ninivites, des villes entières et d'innombrables foules. Non seulement ils péchèrent, mais, ayant reçu la sentence de condamnation de Dieu, ils osèrent l'annuler par la repentance et la contrition sincère qui l'accompagnait. Car ils entendirent Jonas et crurent en celui qui proclamait le jugement divin : «Encore trois jours, et Ninive sera transformée» (Jonas 3,4). Ayant entendu et cru, ils ne se jetèrent pas dans le gouffre du désespoir, ni ne se montrèrent insensibles, mais se disant entre eux : «Qui sait si Dieu ne se repentira pas, s'il ne se détournera pas de la colère de sa fureur, et si nous ne périrons pas ?» (Jonas 3,9). Chacun se détourna de sa mauvaise voie et de l'iniquité de ses mains, et tous, du plus petit au plus grand, prescrivirent le jeûne et revêtirent le sac. Le roi lui-même, parmi eux, s'assit, vêtu d'un sac, sur la cendre, en signe de repentir. Ils n'allaitèrent pas leurs nourrissons, car les mères, semble-t-il, sous l'effet de leurs pleurs intenses, oublièrent de les allaiter, comme le dit le psalmiste : «J'ai oublié de manger mon pain à cause des voix de mes soupirs» (Ps 102,5-6). Le bétail ne pâturait pas, car il semble que les bouviers et les bergers l'aient laissé enfermé dans les enclos et les étables, eux-mêmes accablés de chagrin. Ainsi, fortifiés par une lutte salvatrice dans une douleur salvatrice pour l'amour de Dieu, ils changèrent le jugement de Dieu à leur égard et mirent fin à sa colère suprême, la transformant en grâce divine.

Puisque nous aussi passons presque toute notre vie dans le péché, nous devons, frères et sœurs, acquérir cette tristesse salvatrice et vivre dans la repentance. Car si nous n'y parvenons pas, alors, comme le Seigneur l'a dit, les Ninivites nous condamneront à la résurrection, car ils se sont repentis après le sermon de Jonas, tandis que nous ne nous sommes pas repentis après le sermon du Christ, qui est le Dieu de Jonas. Et Jonas n'a pas prêché la repentance, mais, comme nous l'avons dit, a proclamé une sentence de condamnation, de perte de vie, de catastrophe, de mort et d'anéantissement total. Le Christ, cependant, est venu pour que nous ayons la vie, et plus encore, l'adoption divine et le royaume des cieux. Jonas, tout en proclamant la ruine, n'a ni offert la repentance ni promis le royaume des cieux. Le Christ, en revanche, tout en prêchant la repentance et en promettant le royaume, a prédit une destruction générale et inévitable. Car, comme, dit-il, au temps de Noé, les hommes se livrèrent à leurs passions charnelles sans crainte ni retenue, et soudain le déluge survint et les détruisit tous, il en sera de même à la fin des temps; car la forme de ce monde disparaît. Or, voici, Jonas menaça les Ninivites de la destruction des choses visibles ici-bas seulement, mais non du terrible jugement, ni du tribunal incorruptible, ni du feu inextinguible, ni du ver qui ne dort jamais, ni des ténèbres extérieures, ni des grincements de dents douloureux, ni des pleurs inconsolables. Mais le Seigneur les menaça de destruction et révéla que l'un et l'autre sont préparés pour ceux qui, sans raison, sombrent dans la passion, ce qui se produira après la fin du monde. Mais ce temps ne viendra pas après trois jours, comme Jonas l'a proclamé (aux Ninivites), mais après une longue période, qui s'explique aussi par la patience du Seigneur. C'est pourquoi la patience de Dieu vous pousse à la repentance; mais prenez garde que, par votre obstination, votre insensibilité et votre cœur endurci et impénitent, vous n'amassiez sur vous-mêmes sa colère pour le jour de son juste jugement et de sa révélation. Car le Seigneur rendra à chacun selon ses œuvres. Et à ceux qui, avec constance, par des œuvres de repentance et un cœur contrit, recherchent le pardon de leurs péchés, il donnera le pardon, la joie, la vie éternelle et un royaume ineffable. Mais à ceux qui, insensiblement et sans repentir, s'adonnent au péché, il y aura tristesse, angoisse et un tourment insupportable et sans fin. Après la chute de Ninivites, David parut comme un messenger de la douleur de Dieu, comme une image vivante, proclamant l'œuvre du salut et, pour l'amour de Dieu, une profonde contrition. Car il reconnut le péché qu'il avait commis et montra à Dieu l'immensité de sa tristesse et de sa repentance, ainsi que la grande miséricorde qu'il avait reçue de lui. Car il dit : «Je confesserai à l'Éternel ma faute, et tu pardonneras la méchanceté de mon cœur» (Ps 32,5); il appelle la méchanceté la racine du mal – la passion qui demeure dans l'âme – et l'iniquité, le péché qu'il avait commis. Ayant triomphé de tout, et pour lequel il était contrit et pleurait, il a non seulement trouvé le pardon, mais aussi la guérison intérieure. Voyons comment il a persévéré dans la douleur

: «Je suis blessé tout le jour, et ma réprimande est au matin» (Ps 73,14); et : «Car c'est dans les pleurs et les lamentations que je me suis abaissé» (Ps 34,12); et : «Je laverai mon lit chaque nuit, je mouillerai mon lit de mes larmes» (Ps 6,7). et – «Je suis devenu comme un corbeau nocturne sur un lieu de plongée. J'ai veillé, et je suis devenu comme un oiseau solitaire ici¹³²» (Ps 102,7-8), «J'ai mangé de la cendre comme du pain, et j'ai mêlé mes larmes à ma boisson» (Ps 102,10); et : «Mes genoux ont fléchi à cause du jeûne, et ma chair a été changée par l'huile» (Ps 109,24); et : «J'ai été humilié, et le Seigneur m'a sauvé» (Ps 115,5). Avec les mêmes paroles, il a crié vers le Seigneur : «Ô Seigneur, ne me réprimande pas dans ta colère, ne me châtie pas dans ta fureur. Aie pitié de moi, ô Seigneur» (Ps 6,1); et : «Car je reconnais mon iniquité, et mon péché est constamment devant moi» (Ps 50,5). Et : «Seigneur, exauce ma prière, et ne te sou mets pas à ton serviteur en jugement» (Ps 142,1-2). Approchons-nous donc, frères et sœurs, prosternons-nous et pleurons, comme David lui-même le dit, se retournant : «devant le Seigneur qui nous a créés et nous a appelés à la conversion, à cette tristesse salvatrice, aux larmes et à la contrition. Car celui qui n'a pas cela n'a pas écouté celui qui appelle, et ne sera pas compté parmi les saints élus de Dieu, et ne recevra pas la béatitude annoncée dans l'Évangile ni la consolation divine promise. Car, dit-il, «heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés» (Mt 5,4).

Mais que dire de celui qui se prétend sans péché et ne devrait pas pleurer ? C'est difficile, rare, voire impossible : il est bon de savoir maîtriser ses passions. Pourtant, la Parole nous révèle une autre source, une autre raison à ces larmes salvatrices : la douleur des disciples, ayant perdu le Christ, le Seigneur et Maître, dont nous sommes désormais privés. Et non seulement de lui, mais aussi des délices du Paradis, car nous en avons été privés. Au lieu d'un lieu exempt de souffrances, nous avons reçu un lieu de labeur et de labeur; nous avons été privés de la conversation intime avec Dieu, de la compagnie de ses anges et de la vie éternelle. Qui, conscient de cette perte, ne pleurera pas ? Celui qui l'ignore n'est pas du nombre des fidèles. Nous, frères et sœurs, conscients de cette privation et fondés sur l'enseignement inspiré par Dieu, pleurons-nous et, en pleurant pour Dieu, purifions-nous des souillures dues au péché, afin d'obtenir miséricorde et de retourner au paradis, et de participer à la vie éternelle et à la consolation. Puisse nous tous les recevoir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ pour l'humanité, à qui appartiennent toute gloire, toute puissance, tout honneur et toute adoration, avec son Père éternel et le saint Esprit, bon et vivifiant, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.